

# *Libretto*



VICTOR SEGALÉN

LES  
IMMÉMORIAUX

*Libretto*

© Mercure de France, 1907.

© Libella, Paris, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-432-8

Victor Segalen est né à Brest en 1878. Après des études de médecine à Bordeaux, le médecin militaire est affecté en Polynésie française. Il séjourne à Tahiti en 1903 et 1904. Lors d'une escale aux îles Marquises, il achète les derniers croquis de Gauguin, décédé trois mois avant son arrivée. Il rapporte en métropole un roman, *Les Immémoriaux* (1907), un journal et des essais sur Gauguin et Rimbaud. En 1908, il part en Chine où il soigne les victimes de l'épidémie de peste de Mandchourie, et décide de s'y installer avec sa femme et son fils. La première édition de *Stèles* voit le jour à Pékin en 1912. Il entreprend en 1914 une mission archéologique consacrée aux monuments funéraires de la dynastie des Han et en tire une étude, *Chine. La Grande Statuaire*, qui renouvelle le genre de l'exotisme alors encore trop naïf et ethnocentrique. Il meurt dans sa région natale en 1919.



*Aux Maoris des temps oubliés*

... Aroha-nui pour la terre Tahiti, à ma revenue sur elle. Mais où sont les hommes qui la peuplent ? Ceux-ci... Ceux-là... Des hommes maoris ? Je ne les connais plus : ils ont changé de peau.

*Les Immémoriaux*





## PREMIÈRE PARTIE



## LE RÉCITANT

Cette nuit-là – comme tant d'autres nuits si nombreuses qu'on n'y pouvait songer sans une confusion – Térîi le récitant marchait, à pas mesurés, tout au long des parvis inviolables. L'heure était propice à répéter sans trêve, afin de n'en pas omettre un mot, les beaux parlers originels : où s'enferment, assurent les Maîtres, l'éclosion des mondes, la naissance des étoiles, le façonnage des vivants, les ruts et les monstrueux labeurs des dieux maoris. Et c'est affaire aux promeneurs-de-nuit, aux *haèré-po* à la mémoire longue, de se livrer, d'autel en autel et de sacrificateur à disciple, les histoires premières et les gestes qui ne doivent pas mourir. Aussi, dès l'ombre venue, les *haèré-po* se hâtent à leur tâche : de chacune des terrasses divines, de chaque *maràè* bâti sur le cercle du rivage, s'élève dans l'obscur un murmure monotone, qui, mêlé à la voix houleuse du récif, entoure l'île d'une ceinture de prières.

Térîi ne tenait point le rang premier parmi ses compagnons, sur la terre Tahiti ; ni même dans sa propre vallée ; bien que son nom « Térîi a Paraürahi<sup>1</sup> » annonçât « le chef au Grand-Parler ». Mais les noms déçoivent autant que les dieux de bas ordre. On le croyait fils de Téwatané, le porte-idoles

1. Dans tous les mots maoris *u* doit se prononcer *ou* : *atua* comme « atoua », *tatu* comme « tatou », etc.

de la rive Hitia, ou bien de Véhiatua no Téahupoo, celui qui batailla dans la presque-île. On lui connaissait d'autres pères encore; ou plutôt des parents nourriciers entre lesquels il avait partagé son enfance. Le plus lointain parmi ses souvenirs lui racontait l'atterrissage, dans la baie Matavaï, de la grande pirogue sans balancier ni payeurs, dont le chef se nommait Tuti<sup>1</sup>. C'était un de ces étrangers à la peau blême, de l'espèce qu'on dit «Piritané» parce qu'ils habitent, très au loin, une terre appelée «Piritania<sup>2</sup>». Tuti frayait avec les anciens Maîtres. Bien qu'il eût promis son retour, on ne le vit point revenir: dans une autre île maorie, le peuple l'avait adoré comme un *atua* durant deux lunaisons, et puis, aux premiers jours de la troisième, dépecé avec respect afin de vénérer ses os.

Térii ne cherchait point à dénombrer les saisons depuis lors écoulées; ni combien de fois on avait crié les adieux au soleil fécondateur. – Les hommes blêmes ont seuls cette manie baroque de compter, avec grand soin, les années enfuies depuis leur naissance, et d'estimer, à chaque lune, ce qu'ils appellent «leur âge présent»! Autant mesurer des milliers de pas sur la peau changeante de la mer... Il suffit de sentir son corps agile, ses membres alertes, ses désirs nombreux, prompts et sûrs, sans s'inquiéter du ciel qui tourne et des lunes qui périssent. – Ainsi Térii. Mais, vers sa pleine adolescence, devenu curieux des fêtes et désireux des faveurs réservées aux familiers des dieux, il s'en était remis aux prêtres de la vallée Papara.

Ceux-là sacrifiaient au maraè le plus noble des maraè de l'île. Le chef des récitants, Paofai Tériifataü, ne méprisa point le nouveau disciple: Paofai avait dormi parfois avec la mère de Térii. L'apprentissage commença. On devait

1. Cook.

2. *Britain*, Angleterre (fin du XVIII<sup>e</sup> siècle).

accomplir, avec une pieuse indolence, tout ce que les initiateurs avaient, jusque-là, pieusement et indolemment accompli.

C'étaient des gestes rigoureux, des incantations cadencées, profondes et confuses, des en-allées délimitées autour de l'enceinte de corail poli. C'étaient des rires obligés ou des pleurs conventionnels, selon que le dieu brillant Oro venait planer haut sur l'île, ou semblait, au temps des sécheresses, s'enfuir vers le pays de l'abîme et des morts. Docilement, le disciple répétait ces gestes, retenait ces dires, hurlait de joie, se lamentait. Il progressait en l'art d'interpréter les signes, de discerner, dans le ventre ouvert des chiens propitiatoires, les frémissements d'entrailles qui présagent un combat heureux. Au début de la mêlée, penché sur le premier ennemi tombé, le haèré-po savait en épier l'agonie : s'il sanglotait, le guerrier dur, c'était pour déplorer le malheur de son parti ; s'il fermait le poing, la résistance, alors, s'annonçait opiniâtre. Et Térîi au Grand-Parler revenant vers ses frères leur jetait les paroles superbes qui mordent les cœurs et poussent à bondir. Il chantait, il criait, il se démenait et prophétisait sans trêve, jusqu'à l'instant où lui-même, épuisé de lever les courages, tombait.

Mais si les aventures apparaissaient funestes ou contraires aux avis mystérieux de ses Maîtres, il s'empressait à dissimuler, et à changer les signes équivoques en de plus rassurants présages. Ce n'était pas irrespect des choses saintes : à quoi serviraient les prêtres, si les desseins des dieux – se manifestant tout à coup immuables et clairs – n'exigeaient plus des prières conjurantes ou de subtils accommodements ?

Térîi satisfaisait pleinement ses Maîtres. Fier de cette distinction parmi les haèré-po – le cercle de *tatu* bleuâtre incrusté sur la cheville gauche – il escomptait des ornements plus rares : la ligne ennoblissant la hanche ; puis la marque

aux épaules ; le signe du flanc ; le signe des bras. Et peut-être, avant sa vieillesse, parviendrait-il au degré septième et suprême : celui des Douze à la jambe-tatouée. Alors il dépouillerait ces misères et ces fardeaux qui incombent aux manants. Il lui serait superflu de monter, à travers les taillis humides, en quête des lourds régimes de *féi*<sup>1</sup> pour la faim : les dévots couvriraient le seuil de son *faré* de la nourriture des prêtres, et des femmes nombreuses, grasses et belles, rechercheraient ses embrassements comme remède à la stérilité. Alors il serait Arioï, et le frère de ces Maîtres-du-jour, qui, promenant au travers des îles leurs troupes fêteuses, célèbrent les dieux de vie en parant leurs vies mêmes de tous les jeux du corps, de toutes les splendeurs, de toutes les voluptés.

Avant de prétendre en arriver là, le haéré-po devait, maintes fois, faire parade irréfutablement du savoir transmis. Pour aider sa mémoire adolescente, il recourait aux artifices tolérés des Maîtres, et il composait avec grand soin ces faisceaux de cordelettes dont les brins, partant d'un nouet unique, s'écartent en longueurs diverses interrompues de nœuds réguliers. Les yeux clos, le récitant les égrenait entre ses doigts. Chacun des nœuds rappelait un nom de voyageur, de chef ou de dieu, et tous ensemble ils évoquaient d'interminables générations. Cette tresse, on la nommait « Origine-du-verbe », car elle semblait faire naître les paroles. Térïi comptait la négliger bientôt : remâchés sans relâche, les Dires consacrés se suivraient à la longue d'eux-mêmes, dans sa bouche, sans erreur et sans effort, comme se suivent l'un l'autre en files continues les feuillages tressés qu'on lance à la dérive, et qu'on ramène, à pleines brasses, chargés de poissons miroitants.

1. Banane plantain de montagne à Tahiti.

\*  
\* \*

Or, comme il achevait avec grand soin sa tâche pour la nuit – nuit quinzisième après la lune morte –, voici que tout à coup le récit se prit à balbutier... Il s'arrêta; et, redoublant son attention, recommença le récit d'épreuve. On y dénombrait les séries prodigieuses d'ancêtres d'où sortaient les chefs, les Aarii, divins par la race et par la stature :

*« Dormait le chef Tavi du maraè Taiütira, avec la femme Taiürua, puis avec la femme Tuitéraï du maraè Papara :*

*De ceux-là naquit Tériitahia i Marama.*

*Dormait Tériitahia i Marama avec la femme Tétuaü Méritini du maraè Vairao*

*De ceux-là naquit... »*

Un silence pesa, avec une petite angoisse. Aüé! que présageait l'oubli du nom? C'est mauvais signe lorsque les mots se refusent aux hommes que les dieux ont désignés pour être gardiens des mots! Térii eut peur; il s'accroupit; et, adossé à l'enceinte en une posture familière, il songeait.

Sans doute, il avait tressailli de même sorte, une autre nuit, déjà: quand un prêtre subalterne du maraè rival Atahuru s'était répandu, contre lui, en paroles venimeuses. Mais Térii avait rompu le charme par une offrande à Tané qui mange les mauvais sorts, et les maléfices, aussitôt, s'étaient retournés sur le provocateur: le prêtre d'Atahuru se rongeaient d'ulcères; ses jambes gonflaient. – Il est aisé de répondre aux coups si l'on voit le bras d'où ils tombent.

Cette fois, les menaces étaient plus équivoques et nombreuses, et peuplaient, semblait-il, tous les vents

environnants. Le mot perdu n'était qu'un présage entre bien d'autres présages que Térii flairait de loin, qu'il décelait, avec une prescience d'inspiré, comme un cochon sacré renifle, avant l'égorgement, la fadeur du charnier où on le traîne. Déjà les vieux malaises familiers se faisaient plus hargneux. D'autres insoupçonnés s'étaient abattus – voici vingt lunaisons, ou cent, ou plus – parmi les compagnons, les parents, les *fétii*. À les remémorer chacun sentait un grand trouble dans son ventre :

Des gens maigrissaient ainsi que des vieillards, puis, les yeux brillants, la peau visqueuse, le souffle coupé de hoquets douloureux, mouraient en haletant. D'autres voyaient leurs membres se durcir, leur peau sécher comme l'écorce d'arbre battue dont on se pare aux jours de fête, et devenir, autant que cette écorce, insensible et rude ; des taches noires et ternes les tatouaient de marques ignobles ; les doigts des mains, puis les doigts des pieds, crochus comme des griffes d'oiseaux, se disloquaient, tombaient. On les semait en marchant. Les os cassaient dans les moignons, en petits morceaux. Malgré leurs mains perdues, leurs pieds ébréchés, leurs orbites ouvertes, leurs faces dépouillées de lèvres et de nez, les misérables agitaient encore, durant de nombreuses saisons, parmi les hommes vivants, leurs charognes déjà putréfiées, et qui ne voulaient pas tout à fait mourir. Parfois, tous les habitants d'un rivage, secoués de fièvres, le corps bourgeonnant de pustules rougeâtres, les yeux sanguinolents, disparaissaient comme s'ils avaient livré bataille aux esprits-qui-vont-dans-la-nuit. Les femmes étaient stériles, ou bien leurs déplorables grossesses avortaient sans profit. Des maux inconcevables succédaient aux enlacements furtifs, aux ruts les plus indifférents.

Et l'île heureuse, devant l'angoisse de ses fils, tremblait dans ses entrailles vertes : voici tant de lunaisons qu'on



n'avait pu, sans craindre d'embûches, célébrer en paix les fêtes du Fécondateur! De vallée à vallée on se heurtait sous la menée de chefs rancuniers et impies. Ils étaient neuf à se déchirer le sol, et se disputaient pour les îlots du récif. Ils couraient en bataille avant que les prêtres aient prononcé : « Cette guerre est bonne. Allez! » Ils luttaient même pour la mer-extérieure! Les hommes ne s'assemblaient que pour lancer, contre d'autres hommes, ces pirogues doubles dont la proue se lève en museau menaçant, et nul ne songeait plus, ainsi qu'aux temps d'Amo-le-constructeur, à conduire un peuple vers la mer, pour tailler le corail, le polir, et dresser d'énormes terrasses en hommage aux dieux maoris. Ainsi, les souffles nouveaux qui empoisonnaient sans égards les esclaves, les manants, les possesseurs-de-terre, les Arii, se manifestaient injurieux même aux atua! – Contre ces souffles, voici que les conjurations coutumières montraient une impuissance étrange. Le remède échappait au pouvoir des sorciers, au pouvoir des prêtres : au pouvoir de Oro : cela venait de dieux inconnus...

Le haèré-po mâchait ces inquiétudes dans la nuit impassible. La grande Hina-du-ciel, à demi vêtue de nuages, montait vers l'espace de Tané, enlisant de sa lumière immortelle les étoiles périssables et changeantes. Sous la claire caresse, le grand maraè dépouillait son vêtement obscur, sortait de l'ombre et se démesurait. La brise nocturne, chargée des parfums terrestres, coulait odorante et froide. Sourdement, le récif hurlait au large. L'île dormait, et la presqu'île, et la mer-enclose du récif. Apaisé par la consolante lumière, Térîi reprit sa diction cadencée, ses gestes rituels, sa marche rythmique.

\*  
\* \*

Une ombre, soudain, se dressa devant lui qui tressaillit.  
– Et que sait-on des êtres ambigus rôdeurs-de-ténèbres? Reconnaissant Paofaï, chef des récitants, il se tranquillisa.

Vêtu du *maro*<sup>1</sup> sacerdotal, peint de jaune et poudré de safran, le torse nu pour découvrir le tatu des Maîtres-initiés, Paofaï marchait à la manière des incantateurs. Il franchit l'enceinte réservée. Il piétinait le parvis des dieux. Térïï l'arrêta :

« Où vas-tu, toi, maintenant? »

Le grand-prêtre, sans répondre, continuait sa route. Il disait à voix haute des paroles mesurées :

« Que les dieux qui se troublent et s'agitent dans les neuf espaces du ciel de Tané m'entendent, et qu'ils s'apaisent.

« Je sais leur objet de colère : des hommes sont venus, au nouveau-parler. Ils détournent des sacrifices. Ils disent qu'il n'est pas bon de voler. Ils disent que le fils doit respecter son père, même vieux ! Ils disent qu'un seul homme, même un prêtre, ne doit connaître à la fois qu'une seule épouse. Ils disent qu'il n'est pas bon de tuer, au jour de sa naissance, le premier enfant mâle, même s'il est né d'un Arioï. Ils disent que les dieux, et surtout les atua supérieurs, ne sont que des dieux de bois impuissants !

« Ils ont des sortilèges enfermés dans des signes. Ils ont peint ces petits signes sur des feuilles. Ils les consultent des yeux et les répandent avec leurs paroles !... »

« Mais sur eux s'est levée la colère de Oro, qui donna six femmes aux prêtres subalternes, douze aux Arioï, et qui défendit à ces femmes de s'attarder à mettre bas. Et sur eux va peser le courroux de Hiro subtil, favorable aux hommes rusés.

« Que les atua jusqu'au neuvième firmament se reposent,

1. Vêtement des temps anciens.

et qu'ils dorment; et que Fanaütini, propice aux fous, aux faibles, aux pères de nombreux enfants, secoure, s'il le peut, ces étrangers au parler injurieux: je vais jeter des maléfices!»

Térii suivit le Maître. Certes, il n'en comprenait pas clairement tous les discours. – Qu'étaient donc ces hommes au nouveau-parler dont la venue surexcitait les dieux? Et pourquoi ces signes peints quand on avait la tresse Origine-de-la-parole, pour aider le souvenir? Les faibles mâles, en vérité, que satisfaisait une épouse! – et ils étaient prêtres! Néanmoins, à mesure que se déroulait dans la bouche de Paofäi l'invective haineuse, il passait en l'esprit du disciple des lueurs divinatoires: les maux inconnus, les fièvres nouvelles, les discordes et les poisons n'étaient que sortilèges vomis sur l'île heureuse par ces nouveaux venus, les maigres hommes blêmes, et par les dieux qu'ils avaient apportés! Les pestes inéluctables ruisselaient avec la sueur de leurs épaules; les famines et toutes les misères sortaient de leurs haleines... Courage! Térii savait, maintenant, d'où tombaient les coups, et contre qui l'on pouvait batailler avec des charmes. – Comme Paofäi, imperturbable en sa violence majestueuse, prolongeait le chant incantatoire, Térii l'imita, doublant toutes les menaces.

\*

\* \*

Ils suivaient l'étroit sentier qui sépare les demeures des prêtres du faré des serviteurs. Puis, escaladant le premier degré des terrasses, ils atteignirent l'autel d'offrandes où l'on expose, avant de la porter aux sacrificateurs, la nourriture vivante dévouée aux atua. Ils firent un détour, afin de ne point frôler l'ombre d'un mort: sous une toiture basse de branchages veillait le corps à demi déifié du noble Oripaïa. Bien que le chef, accroupi sur lui-même, eût les mains liées

aux genoux, et que ses chairs, encerclées de bandelettes, fussent macérées d'huiles odoriférantes, son approche inquiétait encore : l'esprit vaguait sans doute aux alentours : on ne devait pas l'irriter.

Dans le ciel, la face blême de la grande Hina-du-ciel dépouillait ses nues, pour conduire, de sa lueur sereine, les deux imprécateurs. Vêtus de sa lumière et parés de ses caresses, ils n'avaient plus à redouter les êtres-errants qui peuplent les ténèbres. D'un pas robuste, ils gravissaient les onze terrasses. Autour d'eux, les degrés infimes et le sol où tremblent les petits humains s'abaissaient, s'enfonçaient, et sombraient dans l'ombre ; cependant qu'eux-mêmes, portant haut leur haine et leur piété, montaient, sans crainte, dans l'espace illuminé. Ils escaladèrent la onzième marche, taillée pour une enjambée divine. Ils touchaient les simulacres. Paofai s'épaula contre le poteau sacré – qui, hors d'atteinte, fait surgir l'image de l'Atua : l'oiseau de bois surpassé du poisson de pierre – et il l'étreignit. Le disciple reculait par respect, ou par prudence. Il vit le large dos du Maître se hausser vers la demeure des dieux, et, d'un grand effort, secouer les charmes attachés sur l'île. Le maro blanc, insigne du premier savoir, resplendissait dans la nuit souveraine. Le torse nu luisait aux regards de Hina : Hina souriait. Térîi reprit toute sa confiance et respira fortement.

Et Paofai, précipitant sa marche – car chacun de ses pas, désormais, était une blessure pour les étrangers –, descendit, derrière l'autel, vers le charnier où viennent, après le sacrifice, tomber les offrandes : les cochons égorgés en présages ; les hommes abattus suivant les rites ; les chiens expiatoires, éventrés. De ces bas-fonds – où rôde et règne Tané le mangeur de chairs mortes – levaient d'immondes exhalaisons, et une telle épouvante, qu'on eût reculé à y jeter son ennemi. Paofai, d'un grand élan, sauta. Ses larges pieds disparurent dans une boue, broyant des os qui craquaient,

crevant des têtes aux orbites vides. – Puis, s'affermissant dans la tourbe tiède, il tira de son maro un petit faisceau de feuilles tressées; il creusa la fange; il enfouit le faisceau; il attendit.

Le haéré-po comprit, tout d'un coup, et s'émerveilla: c'étaient des parcelles vivantes volées aux étrangers – des cheveux ou des dents, peut-être, ou de l'étoffe trempée de leur salive – que le Maître enfonçait parmi ces chairs empoisonnées: si les incantés ne parvenaient, avant la nouvelle lunaison, à déterrer ces parties de leurs êtres, ils périraient: mais d'abord, leurs corps se cingleraient de plaies, leurs peaux se sécheraient d'écailles... Or, voici que Paofaï, dans le silence de toutes choses, retint son souffle, et, s'allongeant sur le sol de cadavres, colla son oreille au trou comblé. Il écouta longtemps. Puis:

«J'entends, murmura-t-il, j'entends l'esprit des étrangers, qui pleure.» Il se dressa triomphant.

Térii frémissait: il n'eût pas imaginé cette audace. Surtout, il redoutait, par-dedans lui-même et pour lui-même, le ricochet de ces mauvais sorts. Il quitta donc très vite Paofaï, en formulant avec une grande ferveur et une grande exactitude la supplication pour les nuits angoissées pendant lesquelles on s'écrie:

*C'est le soir, c'est le soir des dieux! Gardez-moi des périls nocturnes; de maudire ou d'être maudit; et des secrètes menées; et des querelles pour la limite des terres; et du guerrier furieux qui marche dans l'ombre, avec les cheveux hérissés.*

Pendant, pour en finir avec les ennemis inattendus, il résolut d'employer contre eux son épouse: marquée de signes au ventre et au front, enjolivée de couronnes et de colliers parfumés, et les seins parés, elle irait vers ces hommes en provoquant leurs désirs: sans méfiance, ils dormiraient près d'elle. Mais elle, aussitôt – l'ornée-pour-plaire devenue incantatrice –, se lamenterait sur ces étrangers comme on

se lamente autour des morts : ils mourraient avant qu'elle soit mère.

\*  
\* \*

Comme il regagnait son faré, Térîi entraperçut, derrière le treillis de bambous, une ombre peureuse que sa venue mettait en fuite. Il connut que la femme Taümi, une fois encore, s'était livrée de soi-même à quelque Piritané. Car elle maniait une hache luisante, réclamée pour prix de ses embrassements, et qu'elle se réjouissait d'avoir obtenue si vite : sa mère suivait les hommes à peau blême en échange d'une seule poignée de clous.

Mais le haèré-po s'irrita. Il entendait disposer selon sa guise, comme il convient, des ébats de sa compagne : et Taümi, souillée par ces ébats non permis, ne pouvait plus porter les sorts. Il la frappa donc violemment, la menaçant de mots à faire peur. Elle riait. Il la chassa.

Ayant ainsi fortement manifesté sa colère et son dépit, Térîi s'apaisa. Puis il se mit en quête d'une nouvelle épouse pour cette nuit-là et pour d'autres nuits encore.

## LES HOMMES AU NOUVEAU-PARLER

Térii, paisiblement, avait repris ses allées dans la nuit. Et son corps d'homme vivant n'avancait point d'une démarche moins sûre que les pensers de son esprit, qui le conduisaient désormais sans une défaillance, par les sentiers broussailleux du passé. Cependant il désira connaître les ennemis de sa race, et quel avait été contre eux le succès du maléfice.

Or, parmi les pirogues étrangères – issues d'autres firmaments, d'autres mondes, peut-être – qui en grand nombre atterrissaient à l'île, la dernière, plus que toute autre, avait inquiété les gens du rivage Atahuru: elle n'était point chargée de ces jeunes hommes turbulents et irascibles, armés de bâtons luisants qui frappent au loin, avec un grand bruit. Nul de ses guerriers ni de ses chefs n'avait mis, dès l'arrivée, pied à terre. Mais des chants en descendaient, monotones, sur des paroles aigres. On y voyait des femmes à peau blême. Jusque-là certains doutaient qu'il en existât. Ces femmes n'étaient pas très différentes des épouses tahitiennes; seulement plus pâles et maigres. Et les riverains d'Atahuru contaient, là-dessus, d'extravagantes histoires: assurant que les nouveaux venus, trop attentifs à considérer sans cesse de petits signes tatoués sur des feuilles blanches, ne se livraient jamais ouvertement à l'amour. C'étaient bien ces impies qu'avait désignés Paofaï. Térii se prépara donc à pagayer vers eux.

D'abord, il glissa prudemment toutes ses pirogues de pêche sous des abris de palmes tressées, et, tirant sur le sable sa pirogue de haute mer, l'examina. Il est bon de ne jamais partir sans avoir recousu les bordés, qui feraient eau dès le premier clapotis. On calfate ensuite les petites fissures en y bourrant, à coups de maillet, des fibres gluantes. Il est très bon, encore, d'entremêler ce travail de courtes prières à Tané-i-té Haa, propice aux *façonneurs-de-pahi*<sup>1</sup>. Puis on assure l'attache du balancier et l'on dresse le mât de bambou, en serrant à peine les haubans, que la pluie ou les embruns raidiront ensuite d'eux-mêmes : le *pahi* est prêt. Mais surtout, avant de le hasarder sur la mer-extérieure, qu'on n'omette pas l'offrande à Pohu, le dieu-requin. Si le voyage est d'importance minime, l'atua se satisfera d'un cochon de moyenne grosseur.

Térii ne négligeait aucun de ces rites – par respect, plutôt que par profit : car il ne devait point abandonner la terre des yeux, mais en suivre seulement le contour, au large du récif. Deux journées lui suffirent à tout apprêter. Au troisième lever du soleil, il emplit le creux de la pirogue de noix de *haári*<sup>2</sup>, pour la soif, et de fruits de *uru*<sup>3</sup>, pour la faim. Puis, aidé de quelques *fétii* et d'une nouvelle épouse, il leva le *pahi* tout chargé. Tous, ils le portaient à petits pas trébuchants, car la coque était lourde et le corail leur déchirait les pieds. Le *pahi* flotta. La femme s'accroupit en avant du mât.

«Vous restez, vous autres?» dit gaiement Térii, suivant l'usage.

«Tu t'en vas, toi?» répondit-on avec politesse, d'une seule voix. Un pied dans la pirogue, Térii prit appui sur le sable et

1. Pahi : bateau de guerre.
2. Coco, cocotier.
3. Arbre à pain.



poussa vigoureusement. Puis il pagaya quelque temps dans les calmes eaux claires.

Il franchit le récif par la passe appelée Ava-iti. La pirogue aussitôt tangua sous les premières poussées de la houle, et le souffle du mara'amu – le vent inlassable qui pousse vers le soleil tombant – gonfla brusquement la natte pendue au mât dans son cadre de bambou. La coque bondit. Torii la guidait à coups brefs de sa pagaie qui tranchait l'eau tout à l'arrière comme une queue d'atua-requin. Parfois, lorsque la brise, ayant ricoché au flanc des montagnes, accourait du travers, le pahi se couchait sur la gauche et le balancier, ruiselant dans l'air, vacillait, tout prêt à chavirer. Vite, la femme Tétua, cramponnée sur la traverse, pesait à son extrémité. Elle s'agrippait aux agrès, cambrée vers la mer. Ses pieds s'éclaboussaient d'écume.

Térii la considéra. Il dormait près d'elle depuis quatre nuits à peine. Elle ne semblait point égaler la femme Taümi en habiletés de toutes sortes. Il aviserait à son retour. D'ailleurs, les fêtes étaient proches où le haéré-po, montrant son savoir, acquerrait, avec de nouveaux *tatu*<sup>1</sup>, le droit à choisir librement ses épouses. Et Térii, triomphant par avance, laissa courir son espoir vers les jours à venir qu'il lui semblait allègrement poursuivre sous la poussée du grand vent régulier.

Le rivage fuyait allègrement lui-même. Les vallées qui pénétraient l'île s'ouvraient tour à tour, bâillaient un instant vers la mer, et se fermaient en reculant. Comme il était près de doubler une pointe, Térii, soudain, tourna le museau du pahi droit au large : on ne pouvait, en effet, se méseventurer près de la terre Mara, dont la montagne avancée, surplombant lourdement les eaux, sépare, ainsi qu'une

1. Au cinquième rang des Arioï.

monstrueuse idole Tii, la noble vallée Papara, des turbulents territoires Atahuru.

La même crête divise les espaces dans le ciel. Car les nuées chargées de pluie s'épanchent sur ses flancs sans jamais en passer le revers. Les petits enfants n'ignorent pas cela. Voici le parler connu seulement des prêtres : le pied du mont, creusé d'une grotte froide, suintante et sans fond, donne depuis trois lunaisons retraite à Tino, l'homme-inspiré. On le dit incarner des esprits variables, et parfois l'essence même de Oro. À tout hasard, on l'honore, à l'égal de ce dieu. La grotte est sainte ainsi qu'un maraè, et s'enveloppe d'un *tapu*<sup>1</sup> sévère. Térîi savait en plus que la montagne excavée figure : *Le trou dans le Tronc ; le creux dans la Colline ; la caverne dans la Base*, ainsi qu'il est dit aux chants Premiers.

Et il tint le large avec défiance, jusqu'à voir le redoutable mont s'effacer comme les autres, en découvrant l'île-jumelle. La terre Mooréa dressait dans le firmament clair ses arêtes hargneuses. De grandes pluies, tombées sur la mer-extérieure, avaient blanchi le ciel, et la belliqueuse rivale, ouvrant sur Tahiti la vallée Vaïtahé ainsi qu'une mâchoire menaçante, parut empiéter sur les eaux mitoyennes. « Tout à craindre de ce côté », songea Térîi, qui savait combien les îles hautes, flottant sur la mer-abyssale, sont vagabondes et vives quand il plaît aux atua de les traîner en nageant sur les eaux. Il revint serrer le vent pour gagner une route plus sûre... « Quoi donc ! » La femme, à grands gestes craintifs, désignait la mouvante profondeur houlant sous le ventre du pahi. Elle inclinait la face au ras des eaux sombres. Ses yeux cherchaient, dans le bas-fond, par-dessous la mer, avec beaucoup de peur : cet abîme-là, c'était le familier repaire de Ruahatu l'irritable, dont les cheveux sont touffus et la

1. Interdit.

colère prompte. Térîi prit garde que pas un hameçon ne pendît à la dérive : on aurait malencontreusement accroché la chevelure divine : on aurait pêché le dieu ! Des désastres s'en étaient suivis, jadis : Ruahatu avait noyé la race des hommes, hormis deux survivants ! – Mais il dormait, sans doute, l'atua plongeur, car la femme n'entrevit point les grandes épaules bleues.

Térîi poursuivit sa route, interrogeant de très loin chaque enfoncement des eaux dans la terre. À perte de vue, les eaux étaient libres de navires Piritané. Il longeait Atahuru, puis Faà. Les collines se faisaient rocailleuses et le dévers des croupes arrondies, plus aride. Des plaques rouges dévoiraient, ainsi qu'une lèpre, le flanc des versants. Alors, le vent régulier, brisé par les terres avancées, tomba. De petits souffles divers, inégaux et capricieux, ballottaient la pirogue. Tétua serra la natte dont les plis claquaient au hasard : « Les étrangers sont envolés ! » cria-t-elle. La dernière baie se découvrait vide ainsi que les autres. Néanmoins, comme Oro marquait le milieu chaud du jour, Térîi sentit ses membres peser. Il pagaya vers le rivage, contemplant la vallée peu coutumière et le récif incertain qui venaient à lui.

Cette baie était petite, emplie d'air immobile qui n'afraîchissait pas les épaules. Les ruisseaux cheminaient sans abondance, et les hauteurs, trop voisines de la mer, empiétaient sur les plaines habitables. Elles n'avaient point la tombée lente – favorable aux divinations – des montagnes Mataïéa ; ni le ruissellement fécondant de la grande eau Punaáru ; ni la base étendue et fertile de la plaine Taütira. Les sommets, vêtus de brousse maigre, étaient vides d'atua, et le corail frangeant dépourvu même du maraè prescrit. La rade, sous-ventée par les cimes majeures, traversée de souffles inconstants réfléchis sur Faà, ou de brusques risées retournées par l'île-jumelle, apparaissait défavorable

aux grosses pirogues étrangères – qui sont dépourvues de pagayeurs. On dénommait cette rive, Papé-été.

Ou du moins, ses nouveaux Maîtres la désignaient ainsi. C'étaient deux chefs de petite origine. Tunui et son père Vāiraatoa s'apparentaient, peut-être, par les femmes, à la race d'Amo à l'œil-clignotant. Mais on les savait plus proches des manants Paūmotu que des Arii de la noble terre Papara. Néanmoins leur puissance croissait d'une lunaison à une autre lunaison. Vāiraatoa, qui gouvernait péniblement jadis la vallée Piraè, détenait maintenant les terres voisines, Atahuru, Faà, Matavaï et Papénoo. Il devait ses conquêtes à la persistante faveur de Oro dont on le disait serviteur habile : le dieu le privilégiait en conduisant vers ses rivages la plupart des étrangers aux armes bruyantes qui secondaient ses querelles et prêtaient main-forte à ses expéditions. Suivant les coutumes, il avait transmis ses pouvoirs à son fils adolescent, l'ayant déclaré grand-chef de l'île, et Arii-rahi des îles Huahiné. Tupuaï-manu et Raïateá, qui sont des terres flottant par-delà le ciel visible. Pour affirmer sa conquête dans la vallée Piraè, il en avait aboli tous les noms jadis en usage.

Car on sait qu'aux changements des êtres, afin que cela soit irrévocable, doit s'ajouter l'extermination des mots, et que les mots périssent en entraînant ceux qui les ont créés. Le vocable ancien de la baie, Vaï-été, frappé d'interdit, était donc mort à la foule. – Les prêtres seuls le formulaient encore, dont le noble parler, obscur, imposant et nombreux, se nourrit de tous les verbes oubliés.

Et Vāiraatoa lui-même n'était plus Vāiraatoa, mais Po-Maré, qui « tousse-dans-la-nuit ». – Ainsi l'avait interpellé un chef de Taïarapu, par moquerie que l'autre eût rempli toute la « Nuit » du bruit de sa « Toux ». Le nom fut agréable aux oreilles de Vāiraatoa. Il le haussa à cette dignité de désigner un chef, puis en revêtit son fils...

«Niaiseries! et la vantardise même!» conclut Térîi, que les Maîtres de Papara prévenaient contre l’abus des plus nobles coutumes – surtout contre l’usage inopportun du Tapu-des-mots. «Po-Maré» n’était qu’un surnom de fille malade! – Soudain, la pagaie racla le fond. La coque toucha.

«Saute!» cria Térîi. Tétua prit pied sur le corail affleurant. La pirogue, allégée, courut jusqu’à la plage. Ils l’amarrèrent à de fortes racines, puis, au hasard, s’approchèrent d’un faré où l’on préparait le repas du milieu du jour. Un homme les aperçut et cria : «Venez ici, vous deux, manger avec nous!»

\*  
\* \*

La bouche pleine, Térîi questionnait très hâtivement son hôte : «Où donc, les hommes au nouveau-parler?»

L’hôte se prit à rire, largement : vrai! le voyageur ressemblait à tous les fétîi, qui, depuis l’arrivée des étrangers, ne se tenaient pas plus tranquilles que les thons aux crochets des hameçons, et couraient de rive en rive, à la suite des nouveaux venus, les entouraient, les imitaient, s’efforçaient à parler comme eux : «Comme cela... en sifflant!» L’homme rit plus fort et se tordit la bouche. Térîi hasarda :

«Tu as vu les étrangers, toi?»

S’il les avait vus! Des premiers, sur le rivage Atahuru; – dont les gens sont pourtant fort empressés. On accoste sa pirogue au navire; on saute à bord pour la bienvenue aux arrivants; – aussi dans l’espoir de quelque échange... Des premiers? Non. Le grand-prêtre de cette vallée avait usage de précéder toujours ses compagnons. Il tenait d’ailleurs son pahî tout équipé pour de telles aventures. Il l’ornait de feuillages, le chargeait de fruits, de nattes, de cochons et de femmes, et offrait généreusement toute sa cargaison. Le plus souvent, les étrangers le comblaient en retour... Son

nom? Haamanihi; et son titre: du maraè-Uturoa. Mais le voyageur – que l'on reconnaissait aisément, au cercle tatoué sur la cheville, pour un haèré-po – n'ignorait pas un si grand personnage?

Térii déclara, non sans quelque dédain, qu'il ignorait tous les prêtres de la rive Atahuru.

«Hiè! l'orgueil même!» affirma plaisamment le conteur, qui reprit l'éloge de Haamanihi. C'était un vieil homme, éraillé d'ulcères et desséché par le jus enivrant du *áva*<sup>1</sup>. Ses jambes se boursouflaient; ses yeux blanchissaient; il se prétendait aveugle. Cependant, il demeurait violent, robuste en ses désirs et ses haines, ingénieux, lucide et beau parleur. Les yeux malades restaient pénétrants et les pieds gonflés n'altéraient point la démarche qui dénonçait un arii. – Car jadis il avait possédé la terre haute Raïatéa, d'où, chassé par les jaloux et les querelleurs, il s'était réfugié...

Le haèré-po sifflait avec mépris. Les jolis serviteurs que ces évadés de tous les récifs! Le maraè Atahuru les accueillait sans dignité, et n'avait point d'autres desservants... La honte même!

«Donc, poursuivait l'hôte, Haamanihi songeait sans cesse – ayant épuisé la série des offrandes – aux moyens seulement humains de recouvrer son île. Les étrangers – qui parlent des langages aussi divers que les couleurs des étoffes peintes pendues à leurs mâts –, les étrangers lui semblaient tous également favorables. Même les derniers venus, les hommes au nouveau-parler, qui, cependant... – Enfin il se hâta de monter sur leur pirogue, et il réclama le chef-du-pahi. Il ne lui flaira point le visage, en signe de bienvenue: mais, sachant le mode de salut habituel à ces hommes, il tendit la main droite, ouverte, en attestant sa grande affection: “Tu es mon parent, mon frère, mon fétii! Tous les grands chefs

1. Boisson forte, alcool.

venus ici ont été mes fétii! Voici les marques de leurs promesses...” Il montrait une lame de fer, incrustée de signes comme une peau de prêtre. Il assurait que Tuti lui-même la lui avait confiée...

– Hiè! fit Térîi, petite fierté!» Dans la terre Papara, chacun possédait quelque dépouille étrangère, acquise sans peine. «Et le vieux en voulut d’autres, aussitôt?

– Non! il présenta quatre cochons forts.

– La ruse même! Qu’est-ce qu’il reçut en retour?

– Eha! pas un clou. Le chef des étrangers repoussa les offrandes, en disant: “Ce jour est le jour du ‘seigneur’, On ne doit pas le profaner par l’échange de présents.”

– Quel est celui-là, le “seigneur”?

– Un atua nouveau. Un atua de plus! Haamanihi, non déconcerté, demanda s’ils honoraient de la même sorte leurs autres esprits, durant les autres jours de la lune. L’étranger ne répondit pas quelque chose de croyable; – ou peut-être, il ne pouvait pas répondre: ce langage Piritané est misérable: il ne parle jamais que d’un seul dieu. On comprit cependant que ce jour consacré au “seigneur” se nommait “sabbat”. Haamanihi approuva avec adresse. “Bien! bien! le sabbat est tapu. Il est bon aux prêtres de lancer des tapu nombreux. Il est bon d’en surveiller la tenue. Tu es donc prêtre, toi?” Non. Le chef étranger n’était pas un prêtre, ni aucun de ses compagnons; seulement un envoyé du seigneur, lequel, affirma-t-il, ne réclamait point de prêtres.»

Térîi n’eût rien imaginé de pareil.

«Ensuite, Haamanihi s’efforça d’obtenir un mousquet. Le chef blême refusa, bien que l’autre promît: “Je te protégerai contre tes ennemis sur le rivage. Je tuerai tous ceux qui ne serviront pas les dieux que tu as apportés – puis: As-tu des femmes?” Il savait que plusieurs des étrangers possédaient une épouse; mais une seule. Il cria sur ses pirogues. Six filles, toutes rieuses et nues, l’entourèrent. “Choisis!”

Le chef hésitait. “Prends-les toutes. Il est juste qu’un chef possède au moins six épouses.”

«L’étranger ne s’empressait point d’accepter. On le voyait interdit comme ces mâles auxquels un vénéfice a rendu l’enlacement inutile. Les femmes présentées s’enfuirent, devant l’insulte, avec beaucoup de rancœur. Elles entourèrent des gens de moindre importance qui les négligeaient aussi. L’une, enfin, s’irrita contre ces hommes indifférents aux belles coutumes. Elle se dépouilla et dansa le cri moqueur : *Aué ! le tané<sup>1</sup> est sourd...*

«Un petit homme roux qui semblait inspiré par quelque mauvais esprit inférieur proféra vers la femme des menaces – que nul ne put comprendre – et la déconcerta. Elle disparut derrière ses compagnes. L’autre ne se montra point satisfait, et il pourchassa les épouses d’offrandes. Puis il revint tout tremblant et tout bégayant.

«“Celui-là est véritablement un prêtre”, s’affirmait Haamanihi, malgré que le chef blême eût déclaré non. On sait que la garde des tapu rend nécessaires, parfois, un vif courroux sacré, et des gestes qui seraient gestes d’enfant s’ils n’étaient point rituels et, par là, majestueux. “Sans nul doute, le corps des étrangers – ou certaine partie du corps – est interdit pour les femmes.” Eh bien, l’on accueillerait cette autre coutume – surprenante un peu –, et l’on ne forcerait point à l’amour ces tané récalcitrants. D’ailleurs, Haamanihi ne restait pas à court dans sa générosité :

«“Si les filles te déplaisent, je t’abandonnerai quelques mauvais hommes que nous mettrons à mort, et que nous porterons au maraè. Car je bâtirai un autel de bienvenue à tes dieux. Nous ferons la cérémonie de l’Œil-offert... Donne-moi un mousquet?”

1. Mari, époux. Homme. (Équivalent féminin : *vahiné*, épouse, femme.)



« L'étranger ne parut pas entendre. Haamanihi se servait avec maladresse du langage Piritané. Il répéta sa demande, la portant de l'un à l'autre. On n'y prit garde; car tous les habitants du navire, même les femmes étrangères, sortant de ses profondeurs, venaient se ranger sur le pont, en cercle...

– Pour danser, peut-être? » interrompit Térîi, qui jugeait bien morfondus ces hommes au nouveau-parler.

« Eha! pour danser? » L'hôte se moqua: « Elles avaient des pieds de chèvres enveloppés de peaux d'animaux; et le corps sans grâce et sans ampleur, serré dans des étoffes dures. Non! pas une ne dansa. Les étrangers entonnèrent un *péhé*<sup>1</sup> déplaisant, le chant monotone entendu déjà du rivage. Et comme nul ne répondait aux avances du grand-prêtre, Haamanihi regagna sa pirogue; fort dépité de s'en aller avec des mains vides, après avoir tout offert. »

Le conteur s'arrêta. Ses yeux se fermaient. Avant de se laisser appesantir par le sommeil des heures chaudes, il demanda au voyageur:

« Ton appétit est satisfait? »

– Je suis empli », répondit aimablement Térîi. Et il éructa deux fois pour convaincre son hôte. Puis tous deux s'endormirent.

\*

\* \*

Mais, dès son réveil, le haèré-po s'impatienta :

« Où sont-ils, enfin, ces étrangers? »

– Pas loin d'ici. Leur grande pirogue est amarrée dans la baie Matavaï, pour longtemps !

– Matavaï! »

Térîi connaissait, par les récits des Maîtres, la large

1. Chant tahitien.